

INTENTIONS

La sorcellerie : un conte de femmes

Michelle (nom provisoire), c'est l'histoire d'une fille qui a grandi devant sa mère malade. Sans personne pour l'aider, elle n'a pas d'autre choix que d'inventer sa propre réalité. Et dans son monde à elle, la maladie de sa mère n'est qu'un prétexte. Celui qui lui permet de cacher sa véritable identité. Un mystère trépidant, tellement plus supportable.

J'aime le cinéma fantastique pour son aptitude à sublimer les situations de la vie quotidienne. La création d'un univers à part entière. Avec *Michelle*, nous plongeons dans un conte pour enfants. Parce qu'au final, *Michelle* est une enfant. Le sommes-nous pas tous.te.s, lorsqu'on est confronté à la souffrance de notre maman? Les sorcières, dans ce film, ne sont pas effrayantes : elles incarnent la liberté, la prise de contrôle sur son propre corps et sur sa propre vie - à savoir l'exact inverse de ce qu'est la mère.

Le conte se construit comme une spirale dans laquelle *Michelle* s'engouffre. Il reconforte, parle de créatures fantastiques, de mondes merveilleux, de légendes locales. Il apaise l'enfant qui est bloqué dans le cœur de *Michelle*. Mais notre narration suit l'imaginaire de la protagoniste, et bien sûr, le conte de fées s'effrite quand la mort s'impose à elle. Profondément troublée et incapable de l'affronter, le conte restera son incantation à elle. Il la guide, l'aiguille, et agit comme un repère là où il n'y en a aucun.

La tanière des sorcières

Dans tout conte, il y a avant tout un espace. J'aimerais donner aux lieux une place toute particulière. Le chalet comme antre de la sorcière, une prison reconfortante ; la montagne comme espace liminaire, angoissante et fascinante. L'ambivalence des décors est pour moi indispensable : la beauté d'une nature sauvage est et restera cruelle.

Comme *Michelle*, j'ai passé mon adolescence dans une vallée de hautes montagnes. C'est près de Chamonix que les sorcières sont venues me chuchoter à l'oreille. Parce que la petite ville a subi une grande chasse aux sorcières au XVIIe siècle, leur passé historique m'a captivée, fascinée, écoeurée. L'histoire de dizaines de femmes, libres et indépendantes, dont le corps a été emprisonné à tout jamais. Mes années passées à parcourir les grands chemins de montagne, les lacs et les forêts m'ont permis de connaître la région : tous les lieux du scénario sont des lieux réels, empreints d'une sorte d'émanation mystique, propre aux grands espaces vidés de civilisation. Je veux les filmer, les mettre en scène, et utiliser l'outil cinématographique pour rendre visuel ce que j'ai toujours ressenti dans ces espaces, rendre visuel et sensoriel un folklore local, un imaginaire collectif et régional.

Cette mystification passera non seulement par l'image mais aussi par le son : je souhaite travailler le silence de la montagne, le silence d'un chalet dénué de vie,

le silence entre une mère et une fille. Et pour qu'il y ait silence, il faut qu'il y ait son. J'aimerais créer pour chaque espace une ambiance sonore propre, faite de bruits de nature, mais aussi de bruits de tuyauterie, d'eau, de bois qui grince. Je veux un espace plongé dans un silence sourd, qui vit caché de nos yeux, comme une rivière souterraine. Chacun de ces bruits, discrets mais vivaces, sera le témoin de la présence de la sorcière, tapie dans le silence de la folie de Michelle.

La mise en scène sera à la hauteur de ses yeux, embrassant ses hallucinations et sa réalité. J'imagine un univers sombre, sale, avec des plans qui alternent entre la caméra portée, ancrage fort dans le réel et témoin d'une certaine instabilité, et des plans fixes, stables, travaillés, épousant la vision fantasmée de Michelle. Je souhaite des images fortes, quitte à flirter avec le gore. C'est selon moi la seule manière de rendre sensible la souffrance du corps, de la chair.

La cruauté de l'amour

Plus que tout, c'est le personnage de la mère que je veux travailler. Comment représenter ce corps, qui est si diminué mais qui doit nous inspirer tellement de force ? Comment représenter la maladie à travers cette maman, qui n'existe peut-être encore que dans l'imaginaire de sa fille ? C'est sûrement un des plus gros défis du film. Sûrement celui que je redoute le plus. Mon intention reste pourtant claire : je veux montrer la réalité d'un corps fragilisé, sans artifice et sans non plus essayer de l'édulcorer. Je veux à la fois montrer la souffrance d'une fille, qui ne peut que s'échapper dans un imaginaire pour pallier à cette vision. C'est ça, mon envie de mise en scène : osciller entre pudeur, distance, fantasme.

Mon récit est sombre, dramatique, et sans doute très cruel. J'aimerais tout de même créer à partir du délire du personnage une forme de beauté, ou de poésie. Nous rentrons dans ses illusions, et quelque part nous oublions avec elle la cruauté de la réalité. C'est l'invitation du conte vers une histoire certes dure, mais plus supportable que la réalité. Et dans chaque élément de mise en scène, c'est l'ambivalence qui m'intéresse. Celle qui pousse à détester un corps parce qu'on déteste la maladie qui l'habite. Celle qui pousse à rejeter sa féminité tout en désirant à tout prix se libérer. Celle qui nous rend complètement insensible parce que ce serait tellement violent d'être tendre. Celle qui pousse à tuer parce qu'on aime trop pour voir souffrir.

Zoé Gillet.